

Entrevue : Armand Vaillancourt Libertador

Alain Gignac

Volume 5, Number 2, Winter 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9405ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gignac, A. (1989). Entrevue : Armand Vaillancourt : libertador. *Espace Sculpture*, 5(2), 23–23.

ARMAND VAILLANCOURT:

Libertador

En République Dominicaine, l'enfant terrible de notre sculpture persiste et signe. Hérisée de barbelés, la sculpture de Vaillancourt est surmontée d'une colombe. Héritier d'une révolution qui n'a pas toujours été tranquille, Vaillancourt nous laisse un message qui, paradoxalement, est surtout un message de paix. Et de justice.

A.G. Armand Vaillancourt, vous travaillez depuis 1985, à Saint-Domingue, à une oeuvre colossale, "El clamor". Qu'est-ce qui vous a conduit à vous attaquer à ce projet?

A.V. Depuis longtemps, depuis ma jeunesse à vrai dire, à l'époque où je travaillais sur des navires marchands, où je voyageais beaucoup là-bas, j'ai développé de l'intérêt pour la situation en Amérique Latine: toutes les luttes pour la libération des peuples opprimés, la justice sociale, les droits de l'Homme. Quand le symposium de sculpture a été organisé, en 1985, dans le cadre du 400e anniversaire de l'arrivée de Colomb à Hispaniola, j'ai compris que c'était une occasion unique d'aller manifester là-bas, à travers ma sculpture, d'aller donner un témoignage de solidarité. Mais rien de tout cela ne s'est fait simplement. Il a fallu négocier. D'abord, personne, là-bas, ne s'attendait à quelque chose d'aussi colossal, d'aussi excentrique. On n'avait pas de budget, alors, j'ai dû y aller de ma poche, j'ai emprunté à ma caisse, j'ai hypothéqué ma maison une "couple" de fois. À date, j'ai investi environ 80 000 \$ dans cette belle aventure... et ce n'est pas encore fini, loin de là...

A.G. Vous ne regrettez rien?

A.V. Tout ce que je regrette, c'est d'avoir de la difficulté à trouver les sous qui manquent pour continuer. Mais je travaille fort pour ça. J'ai ouvert ma maison à quelques reprises, pour mettre des objets en vente. Je regarde un peu de tous les côtés pour du financement, mais il n'y a pas grand monde qui soit prêt à investir dans un projet pareil. Mais je continue de me battre, parce que j'y crois.

A.G. Il s'agit d'une fontaine, d'un monument? Ou peut-être d'un environnement?

A.V. Disons une sculpture-fontaine, on ne se compliquera pas la vie. Il y a un bloc central, en pierres taillées, qui mesure 7,32 m de long par 3, 26 m de haut et 1,83 m de large. Dans cette masse ont été fichées 92 mains en acier découpé, de 2 cm d'épais, les mains des hommes, des femmes, qui vivent là-bas dans les "barrios", les bidonvilles...

A.G. ...sur les photos, on dirait un "bunker"!

A.V. Disons une forteresse, je ne sais pas. C'est un peu le symbole de la force vitale de tous ces gens opprimés... la vraie liberté, celle qui est intérieure, celle qui ne se laisse pas enfermer! Il y a huit barbelés là-dessus et il reste à installer sept cents lettres en métal découpé, des textes incrustés dans la pierre qui parleront des aspirations de ces peuples-là, des enquêtes sur les personnes disparues, des tortures. Autour de cette masse centrale, on a creusé une immense tranchée où j'ai installé pour 12 000 \$ de tuyaux pour amener l'eau, des pompes hydrauliques, toute une mécanique assez sophistiquée. Il a fallu creuser au pic dans le roc, avec des ouvriers du pays. D'ailleurs, tout a été fait de façon manuelle. On n'avait pas l'équipement moderne qui existe ici, mais ce fut magnifique... Ça m'a rappelé mon enfance à la ferme. J'ai toujours été très physique dans mon travail, de toutes façons... J'agressais la matière en même temps que je l'aimais beaucoup. J'allais aussi loin que la matière pouvait chanter, pouvait crier.

A.G. J'imagine que votre travail n'a pas été reçu de la même manière par les autorités que par le peuple... De toutes façons, vous avez, ce que j'appellerais, une longue habitude de la contestation.

A.V. Disons que j'ai toujours refusé de m'embourgeoiser. J'ai toujours refusé le

système dans la mesure où il est injuste! Alors être contesté, c'est quasiment dans l'ordre des choses, quand on veut critiquer ce qui se fait. Il ne faut pas s'illusionner, la liberté, ça n'existe pas vraiment ici non plus... mais la répression est plus subtile. Je pense à toute notre bourgeoisie de l'art qui donne des noms aux choses une fois que c'est fini. Ça me fait songer, tiens, je sais qu'il y a eu des propositions de différents organismes, pour que le Prix Borduas me soit attribué cette année... Cela m'a fait sourire! La première question que j'ai posée c'est "est-ce qu'il y a de l'argent au bout de ça?" Finalement, c'est Fernand Leduc qui l'a reçu et j'en suis ravi. C'est un homme d'une grande valeur, d'un grand courage. À mes yeux, c'est une sorte de pape de la peinture. C'est rare qu'on récompense le courage...

A.G. Ici?

A.V. N'importe où, finalement. Il faut toujours crier dans le désert. Pour moi, c'est là, la vocation de l'artiste: être un témoin de son temps, mais surtout un reflet de son temps, une espèce d'outil à provoquer des changements. L'art, souvent, est mis sur un piédestal, c'est intellectuel, c'est effrayant! Il y a comme un divorce entre la vie et le travail créateur. Dans le fond, on est tous des créateurs. On a un monde à créer, un monde vivable...

A.G. Armand Vaillancourt, quels sont vos projets pour l'avenir?

A.V. En premier, rester en santé bien sûr, durer le plus longtemps possible. Avec cette énergie-là, je ne vais pas faire toutes sortes de conneries... enfin j'espère! (il rit)... je voudrais que ça soit très positif. J'ai brûlé beaucoup de mon énergie pour la chose publique, les droits des peuples, de notre collectivité, des artistes... je n'ai pas l'intention d'arrêter, parce que je pense qu'un pays qui n'a pas de culture, qui n'a pas de respect pour l'art, n'a ni présent ni avenir! Pour que la culture soit vivante, il faut de la liberté, beaucoup de liberté...